



Le Templier et la tête d'or

ELLA CALDWELL

Publié en avril 2025 par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

© 2025 Ella Caldwell
Tous droits réservés

Ella Caldwell

LE TEMPLIER ET LA
TÊTE D'OR

Roman

Atramenta

PROLOGUE

Lyon : Octobre 1307

La journée du 13 octobre 1307 restera à jamais gravée dans la mémoire de Simon. Ce matin-là, alors que l'aube peinait encore à dissiper les brumes de la nuit, un messager surgit dans la cour de la commanderie. Le claquement des sabots de son cheval sur les pavés brisa le calme habituel et attira aussitôt l'attention des frères. Le visage marqué par l'épuisement du cavalier et son souffle haché témoignaient de l'urgence du message. Rassemblés dans la cour, les templiers observaient l'homme qui, le regard sombre, se redressa pour parler.

— Un décret royal vient de tomber, déclara-t-il d'une voix rauque. Le roi Philippe ordonne l'arrestation immédiate de tous les chevaliers de l'Ordre. Partout en France, les commanderies seront cernées. Nul ne pourra en réchapper.

Le choc fût instantané. Une onde invisible parcourut les rangs des frères. Elle figea certains dans une stupeur muette, tandis que d'autres échangeaient des regards emplis de questions et d'angoisse contenue.

Chacun mesurait l'immensité de ce que cela signifiait. Ces hommes, habitués à défendre leur terre et leur foi jusqu'à la dernière goutte de sang, faisaient face à une adversité qu'aucune arme ne pouvait vaincre.

Lorsque l'assemblée fut congédiée, Jean s'engouffra sans attendre dans les couloirs sombres de la commanderie. Il avançait comme une ombre. Ses pas, légers mais rapides, trahissaient son anxiété. Lorsqu'il atteignit Simon, il posa une main ferme sur son épaule.

— Viens, Simon.

Le ton était si bas que seul l'intéressé put l'entendre. Sans la moindre hésitation, Simon emboîta le pas de son supérieur à travers une série de corridors dont les murs suintaient l'humidité. Ils s'arrêtèrent devant un renforcement sombre, presque invisible. Jean pressa une pierre encastrée dans la paroi. Le mécanisme dévoila un passage.

— Entre, ordonna Jean.

Simon s'exécuta et franchit le seuil vers un passage étroit. La flamme d'une torche fixée au mur projetaient des ombres dansantes sur les murs de pierre. Au bout du couloir se trouvait une alcôve. Les murs portaient des gravures anciennes et, au fond, reposaient plusieurs coffres en bois de tailles différentes.

Jean s'arrêta devant l'un d'eux, l'ouvrit, sortit un petit coffret, puis se retourna vers Simon.

— Ce que je vais te confier ici est plus précieux que tout.

D'un geste presque rituel, il déposa l'objet dans les mains de Simon.

— Ce coffret contient une relique sacrée. Il est impératif que personne ne mette jamais la main dessus. Toi seul peux le protéger. Trouve un endroit où personne ne puisse le découvrir.

— Et vous, mon frère ?

Jean serra son bras avec intensité.

— Ne t'inquiète pas pour moi. Mon devoir est ici, avec nos frères. Maintenant pars, et que Dieu te guide. Retourne sur tes pas. À vingt mètres, tu trouveras une porte sur la gauche : elle donne sur une petite rue.

Seul, Simon reprit le chemin en sens inverse, le coffre serré contre lui. Il ne se retourna pas. Derrière lui, les clameurs des soldats approchaient. Mais, dans son cœur, une flamme brûlait : l'espoir qu'un jour l'Ordre renaisse grâce au secret qu'il portait.

I

Lyon 1856

Dès qu'il vit Pauline pour la première fois, Jules fut aussitôt attiré par elle. Elle dégageait un je-ne-sais-quoi d'irrésistible : une grâce innée mêlée à beaucoup d'assurance. De taille moyenne mais élancée, elle avait des cheveux blonds couleur de miel qui encadraient un visage fin. Ses yeux d'un bleu saphir, cachés derrière de longs cils, brillaient d'intelligence et de malice. Tout en elle respirait une élégance naturelle. À ses côtés, Jules se sentait maladroit. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de chercher son attention.

La jeune fille avait remarqué l'admiration à peine dissimulée qu'il lui portait. Elle n'en disait rien, mais un sourire lui échappait quand il s'empressait de répondre à ses demandes. Parfois, un regard appuyé ou une expression le trahissait, et elle s'en amusait. Jules, lui, ne s'en formalisait pas : être à ses côtés illuminait ses journées. Même les tâches les plus ingrates, souvent exécutées en sa compagnie, semblaient beaucoup plus faciles. Il vivait pour ces instants volés, ces fragments dérobés où elle lui adressait un mot, un

conseil, ou un simple regard. Et dans l'atelier de tissage où ils travaillaient, il se surprenait parfois à rêver d'une complicité avec Pauline.

Un après-midi, alors qu'il vérifiait près d'elle le fonctionnement d'un métier à tisser, Jules lâcha un juron : il venait de commettre une bévue ; l'huile qui lui servait à entretenir les machines s'était répandue sur le sol. Pauline leva les yeux de son ouvrage, scruta Jules avec intensité. Il sentit son regard peser sur ses épaules. Il bafouilla une excuse, la chaleur monta à ses joues.

— Ce n'est rien Jules, tu ne dois pas être aussi émotif pour une erreur, cela arrive à tout le monde, le rassura-t-elle d'un sourire.

Cette simple sollicitude éveilla en lui une bouffée d'émotion. Elle lui offrait une amitié qui semblait teintée de pitié.

Pendant, cette impression vacilla un jour où ils travaillaient côte à côte. Elle lui glissa à voix basse :

— Jules... J'ai reçu un mot.

Il la regarda, surpris. D'ordinaire, elle se montrait discrète et réservée.

— S'il te plaît... Quand je l'ouvrirai, reste près de moi.

Troublé par cette par cette requête inhabituelle, il hocha la tête.

Quelques heures plus tard, alors que le contre-maître était occupé plus loin, elle profita d'un instant de répit pour lire le pli. Elle le décacheta sous le regard

attentif de Jules et parcourut les premières lignes. À mesure qu'elle lisait, son visage se crispa. Elle murmura :

— C'est ma mère... Elle a besoin de moi.

— Tu veux que je vienne avec toi ? proposa Jules, sans vraiment réfléchir.

Le visage de Pauline s'adoucit l'espace d'un instant. Elle hocha la tête sans dire un mot, puis ajouta :

— Oui, retrouvons-nous à la porte d'entrée après le travail.

Lorsqu'ils se retrouvèrent, la nuit enveloppait déjà la ville. Les lampes à gaz projetaient des ombres sur le pavé, et un vent léger portait des murmures lointains. Jules suivit Pauline sans chercher à comprendre. Elle avançait rapidement. Ses cheveux dénoués dansaient derrière elle, pareils à des flammes. Après quelques détours dans des ruelles étroites et obscures, ils parvinrent devant une porte à peine visible, coincée entre deux échoppes délabrées. Pauline jeta un regard furtif autour d'elle, puis poussa le lourd battant de bois sculpté.

Lorsqu'ils franchirent le seuil, Jules fut saisi de stupeur. Il s'attendait à découvrir une maison ordinaire, peut-être une demeure austère, mais certainement pas un tel lieu. Pauline l'entraînait à travers un passage où des rangés de bougies, disposées à intervalles irréguliers le long des murs de pierre, diffusaient une faible lueur. Leur éclat peinait à chasser complètement l'obscurité. Le jeu d'ombres et de lumières donnait une

atmosphère presque irréelle, comme si le corridor appartenait à un autre monde. Leurs pas résonnaient doucement sur le sol. L'air était imprégné d'une étrange senteur : une combinaison de cire chaude, de papier ancien et d'un parfum subtil, indéfinissable. Était-ce une herbe séchée ? De l'encens exotique ? Jules inspira profondément, mais le mélange demeurait énigmatique.

Après quelques mètres, le couloir déboucha sur une vaste pièce encombrée de bric à brac. Des courants d'air glacials effleuraient la peau. Jules se frotta l'arrière du cou.

À mesure qu'il progressait, il prenait soin d'éviter des objets disséminés sur le sol : des chandeliers aux formes étranges, des fioles emplies de liquides aux teintes surnaturelles. Sur une couverture posée à même le sol, des symboles inconnus – peut-être des runes – luisaient faiblement, comme si le simple fait de les observer leur insufflait une étrange énergie. Les étagères adossées aux murs ployaient sous le poids de livres si anciens que leurs reliures menaçaient de tomber en poussière au moindre souffle. Entre ces volumes poussiéreux, des artefacts insolites captaient le regard : un crâne d'animal, poli jusqu'à briller, une boussole dont l'aiguille tournait sans jamais s'arrêter. Suspendues à de fragiles fils de cuivre, des amulettes oscillaient doucement.

Pauline s'avança lentement au fond de la pièce. Une grande table en bois massif, marquée par le temps